

Théo Varlet (1878-1938)

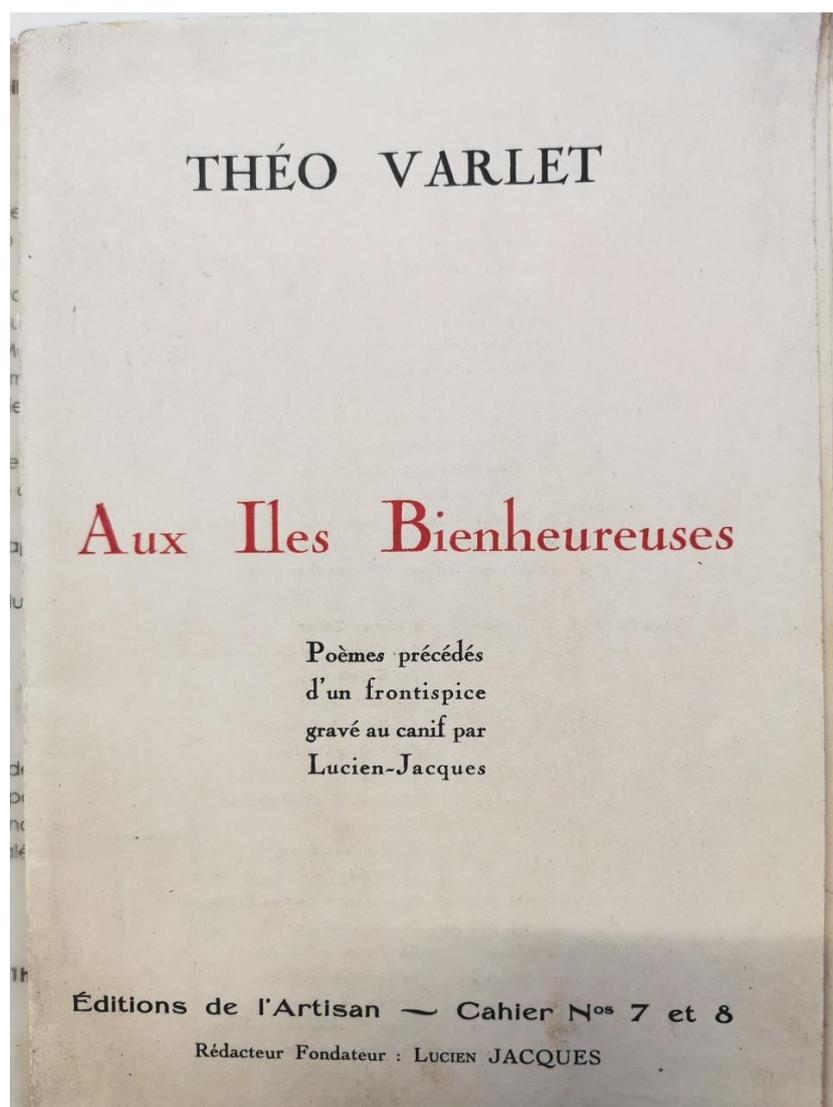
Avant même la création d'Héliopolis en 1932 par André et Gaston Durville, l'île du Levant est déjà fréquentée par des écrivains.

L'un des premiers se nomme Théo Varlet. Promeneur solitaire, il décrit cette île comme une île déserte : « On n'y croise que des pêcheurs, sémaphoristes, gardiens de phare. Pas de chemins dignes de ce nom, pas d'hôtel, pas même de vivres ! Qu'y viendrait-on faire ? A trois lieux des côtes de Provence, c'est l'île déserte...hors de l'histoire humaine ».

Il s'auto-proclame le « Roi Cigalier » de l'île du Levant, pour souligner son indépendance d'esprit et son individualité.

Son ouvrage, « Aux Iles Bienheureuses », (1925), est de nouveau publié par la BNF.

Non seulement poète et écrivain talentueux, comparé à son époque à Blaise Cendrars et Jules Supervielle, il est aussi le traducteur de Robert Louis Stevenson, de Rudyard Kipling et de Herman Melville.



Trois Sonnets du Levant

I

Restitués aux ingénuités d'Eden,
Dans le mystère chaud des oliviers sacrés,
Nos souples nudités s'attirent, sous les rais
De lune blanche, aux nuits méditerranéennes :

Et, l'échine cambrée d'une Joie surhumaine,
Tu m'appartiens, ce soir, Fille des Emyrées ;
Ce soir, Vierge inconnue, je te révélerai
Les Jeux pâmes de volupté... Premier hymen :

Au lit de l'herbe, tous les parfums de la terre
Divinisent ta chair, Amante ; les étoiles
Constellent, vers-luisants, tes cheveux : – Evohé !

Je bois tes lèvres, coupe ardente de Lumière ;
Je bois l'Amour-Nouveau ; je ravis, triomphal
Daphnis, le pucelage ébloui de Chloé,

– Pour nos délices, chers complices adultères.

